Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 27 (1957)

Heft: 2

Artikel: Edouard Rod et la Suisse Romande

Autor: Perrochon, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869900

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDOUARD ROD ET LA SUISSE ROMANDE

Bourgeois de Carouge, Ropraz et Mézières, Edouard Rod était d'ascendance vaudoise. Par sa mère il descendait des Piguet et des Golay du Chenit. Ses ancêtres paternels, notaires dans le Jorat, sauf son grand-père, instituteur à Villarzel, et son père qui le fut à Greng, avant de devenir papetier-libraire à Nyon, avaient épousé des Thévenaz, Chappuis, Dubois, Pache, Gilliéron, Burnand, Mégroz, Gris et autres Vaudoises.

Enfant chétif, il grandit à l'ombre du fauteuil de paralytique de sa mère. Choyé par Mlle Jacquemet, qu'il appelait grand-maman, et Antoinette Bonnet, la servante au grand cœur, il eut l'enfance qu'il a maintes fois décrite. Les mois d'école enfantine sous la protection d'une maîtresse adorée, les récréations sur l'Esplanade autour des platanes, les premières amours avec celle qui devait devenir sa femme, furent un paradis, qui comme tous les paradis fut éphémère. Les années de Collège furent sombres : des maîtres originaux mais chahutés, et des camarades bruyants et brutaux, qui accrurent sa propension à la tristesse et son goût des larmes. Le paysage prit pour lui une teinte morne. Les vacances l'entraînaient à Genolier, à Gingins ou à Givrins, en pleine campagne, et au pied de ce Jura dont il eut plus tard parfois la nostalgie. A l'orée d'un bois, il apercevait la silhouette élancée d'Urbain Olivier, guettré et souriant, et il rêvait que, comme lui, il serait un écrivain célèbre. Nyon et La Côte : des décors, maints personnages curieux ou sympathiques, d'autres effrayants comme certains dévots des assemblées pieuses où on l'entraînait.

A Lausanne, Rod fut un collégien distrait. Ses maîtres le jugeaient peu doué pour les lettres. Au catéchisme, il dévorait Hugo et Alexandre Dumas. Il eut des camarades qui lui demeurèrent fidèles : Albert Bonnard, déjà son condisciple à Nyon, Félix Bonjour, Eperon... A l'Académie, trois maîtres eurent sur lui une influence — quatre si l'on ajoute l'économiste Walras, dont il prisait d'ailleurs moins les cours que le roman d'idées. Jules Besançon, dit Séchon, expasteur qui fit carrière dans la satire, esprit mordant et redouté, qui s'attaqua successivement à toutes les puissances : à l'Eglise libre dans le *Veau d'or,* aux conservateurs dans les *Crustacés,* au parti radical dans les *Mémoires de l'instituteur Grimpion.* Rod se souviendra de

ses diatribes, de sa manie d'indépendance, en un pays où elle était peu prisée, de ses caricatures de menus Tartuffes, comme ce pâtissier Coquemolle, qui, conciliant Dieu et Mamon, gavait de ses petits fours les âmes pieuses ; ainsi à Nyon, le papetier rival du père Rod avait su gagner la clientèle bien pensante de la petite ville : sur ce point la leçon de Besançon confirma les boutades paternelles. Georges Renard élargit les horizons du jeune homme, lui rendit sensible les richesses des lettres françaises, mais par son rationalisme il l'éloigna d'une certaine tradition romande, celle qu'avait illustrée Vinet. Charles Secretan enfin, dont sa logeuse, Mme Demiéville, lui expliquait les cours, lui fit impression par sa personnalité rayonnante, sa pensée audacieuse. Faut-il rappeler le passage à l'« Helvétia », dont il fut le barde et qu'il quitta pour des divergences d'opinions sur la constitution fédérale de 1874, qu'il estimait trop centralisatrice et dont il n'approuvait pas les mesures restrictives à la liberté religieuse, et son adhésion à « Belles-Lettres », où son talent poétique fut aussi apprécié ?

De ses origines et de sa formation, Rod subit l'emprise. Du Romand il eut la passion des idées, les préoccupations morales. Il voulut par ses écrits exercer une influence sur ses contemporains. Dans les salons parisiens, il aimait à jouer au directeur de conscience. Du Romand il eut le goût de l'analyse — et ses personnages s'y livrent avec fureur —, un certain style aux nuances grises, un certain sentiment de la nature. Romand, il le fut par ses tendances cosmopolites, sa volonté de servir d'intermédiaire entre des civilisations différentes, comme Mme de Staël à Coppet, ou les Monnier, ou Edmond Scherer. Nyon fut dès le XVIIIe siècle un foyer de culture britannique et germanique. D'autre part, enfant, grand-maman du Clos-Béni, cette Ecossaise, seconde femme de son grand-père, l'avait à la Pontaise, initié à Walter Scott et à Shakespeare, et dans la boutique paternelle vêtu de son châle tricoté il avait lu la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Romand, Rod le fut par son esprit, sa manière de sentir et de comprendre, par toute sa doctrine, qu'il n'est pas toujours facile de définir en ses éléments divers ; et cet esprit, cette doctrine romande, l'emporteront en lui très vite sur le réalisme de Médan et animeront toute l'œuvre de sa maturité ; ils confèreront à ses romans même les plus français, leur ton particulier, leur originalité propre.

Romand, Rod fut vaudois, « tout à fait vaudois », affirme Mme Delhorbe. Vaudois par son indécision, ses réserves, sa manière de peser le pour et le contre, et d'attendre de voir venir, par sa gentillesse, son esprit de conciliation, son humour, sa timidité qui se tra-

duisait tour à tour par une familiarité ou une froideur qui déroutaient ses étudiants genevois. Eugène Ritter qualifia Rod de vaudois pour des raisons autres : pour l'audace de sa pensée, sa passion d'indépendance, la souplesse de son attitude, son énergie laborieuse, non un Vaudois né sur la molasse, mais un Vaudois de la famille d'Agassiz ou de Vinet.

A son pays, Rod donna d'autres preuves d'attachement que son refus d'acquérir la nationalité française qui lui aurait ouvert les portes de l'Académie.

Certes, durant ses premières années de Paris, il réagit contre les influences subies. Il veut se libérer. Zola est pour lui l'évasion hors du puritanisme et d'un moralisme étroit. Il fait au maître de Médan de curieuses confidences sur l'atmosphère vaudoise, où l'obsession de la lutte contre le péché pèse sur chacun, accablante et sombre. On meurt dans cet air de continuelle pénitence. *Palmyre Veulard* est par le naturalisme la révolte de la vie, l'aspiration à la liberté.

Puis le temps fait son œuvre. Rod revient plus fréquemment à Lausanne. Il passe ses étés à Montana, à Salvan, à Genthod, à Gingins.

Les années de professorat genevois le rendent plus vaudois encore. Il vient à Lausanne retrouver Bonnard, Bonjour, Eperon, Beraneck ou Delhorbe. Il s'arrête à Nyon chez son ami Baud, parrain de sa fille, à Founex, où son père termine ses jours. Il conférencie à Vevey. Il se réjouit que des acteurs lausannois représentent l'un de ses drames. Il édite ses livres chez Payot en même temps que chez le Parisien Perrin.

Le voyage aux Etats-Unis est une occasion de s'attendrir sur la quiétude de La Côte, dont à New York il regrette le « petit blanc ». A Nyon, il vient se reposer de ses pérégrinations américaines, en un automne qui « est la vraie saison du Léman dont la beauté bleue gagne en mystère », et les réminiscences de son enfance d'affluer à son imagination parées de couleurs de plus en plus riantes. Il hésite à accepter l'offre du Conseil d'Etat vaudois de succéder à Henry Warnéry à l'Université, et malgré son peu de goût pour l'enseignement, il donne son cours sur « l'Affaire Jean-Jacques Rousseau ». Il est ému en pensant que, grâce au talent d'Ernest Biéler, son portrait et celui de son chat Papacal décoreront le Musée des Beaux-Arts.

A Paris, il aime voir apparaître sur sa table ces saucissons vaudois que Mme Rod excelle à apprêter. Et quelle joie en ses dernières années, de retrouver Gingins, les « nouveaux » de l'épicière, la sieste

sur le mur du jardin, les heures laborieuses dans le minuscule bureau, tandis que le parfum du tilleul entre par la fenêtre ouverte !

L'histoire de cet attachement, en ses diverses étapes, on la retrouve dans son œuvre.

Le pays de Vaud n'est pas seul à fournir à Rod des décors et des personnages suisses. Ici c'est Genève ou Neuchâtel, la Gruyère ou le Valais, mais même dans *Là-Haut*, figurent la Fête des Vignerons et l'alpiniste Javelle : double apport veveysan, et deux demoiselles d'Yverdon « qui ont si grande envie des joies éternelles ».

Le pays de Vaud a la grande part. Montreux et Lausanne apparaissent dans les *Nouvelles cosmopolites* et dans *Palmyre Veulard*, avec cet étudiant en théologie qui succombe en quelques minutes à l'entreprenante héroïne, ce que lui pardonne son père, « vrai type de ces pasteurs vaudois qui nomment testament grec leur tire-bouchon et s'écrient : A moi appartient la vendange, dit l'Eternel... ».

A Clarens s'arrêtent les amants de la *Seconde vie de Michel Tessier*. La Vallée de Joux offre ses gorges mystérieuses et ses sapins noirs aux remords des héros de *Coupable*.

Il y a surtout La Côte. Si en 1882, dans la *Chute de miss Topsy*, on repère déjà Nyon, les Knie, le Léman, Rod alors ne trahit pas leur origine, et il évite tout nom local ; si dans le *Veuvage de César Bonbœuf* un notaire nyonnais est peu flatté et sa ville appelée Pitremont, dès la *Femme d'Henri Vanneau*, en 1884, Nyon devient Bielle, et bientôt Gingins Luville, Givrins Ravinel... Vanneau est né dans un Bielle paisible où l'herbe croît dans les rues. Fixé à Paris, il regrette son père taciturne, la vieille horloge. Avant de partir pour l'Italie, qui lui fait si grande impression comme à Rod, il épouse comme lui une camarade d'enfance. Dans le *Sens de la vie*, l'altruisme est incarné par le souvenir d'Antoinette Bonnet. Les *Nouvelles romandes* nous présentent en la grande Jeanne une authentique paysanne de La Côte, un Bâlois mal acclimaté (les Bâlois jouent dans les narrations vaudoises de Rod un rôle ingrat), un vieux garçon qui se souvient d'avoir à dix-neuf ans porté la casquette verte de « Belles-Lettres ».

Et voici les *Roches blanches*, avec le fabricant de chapeaux apoplectique et politicien jamais las de ses échecs, le terrible pasteur Sordes qui fait fuir tous ses collègues, la mère du pasteur Trembloz, aussi âpre et tenace que son fils est humble, gauche et distrait, le Dr Mathorel qui se croit esprit fort, l'autoritaire Massod de Boussens et son épouse qui s'ennuie, le syndic Quartier, soufflant comme un phoque. La même année, en 1896, la mort de son père

inspire à Rod une nouvelle : *Père et fils :* « Un homme de la vieille roche... »

Les *Scènes de la vie suisse* sont riches en visions d'enfance : la grand-maman écossaise, Catherine la Boîteuse, les fêtes nyonnaises. Dans l'*Innocente*, Nadar doit au Jura natal la froideur de son caractère. Dans *Au milieu du Chemin*, il y a une mère toujours malade et l'assurance que le héros a trouvé dans le Jura le sens de la poésie et celui de la responsabilité de l'écrivain. Au retour du voyage en Amérique, et malgré les conseils de Brunetière qui ne goûte guère les évocations helvétiques, Rod multiplie ses romans vaudois. *Mademoiselle Annette* révèle La Côte et Nyon sous des couleurs d'idylle, et les personnages des *Roches blanches* y reparaissent transformés : Mme Massod de Boussens est devenue confite en bonnes œuvres, son mari presque tendre, le pasteur Trembloz a renoncé à son éloquence stérile pour adopter la voix du cœur. Le seul personnage vraiment antipathique est l'oncle revenu des Etats-Unis et qui a perdu là-bas toute bonté pour n'être plus qu'un millionnaire ennuyé et ennuyeux, sec, dur et abstinent.

Dans l'*Eau courante*, ce sont détails pittoresques, drame en relief que tempèrent la silhouette du bon juge qui réconcilie les plaignants dans sa cave hospitalière, la lessiveuse Maria, Pelé le vieux cheval et le bouc Samuel. Les *Nouvelles vaudoises* : Pernette et le pasteur Cauche avec ses naïveté innocentes.

Et enfin, l'*Incendie*. Robert de Traz estimait le *Pasteur pauvre* le chef-d'œuvre de Rod. Ernest Bovet préférait aussi ce livre à tous les autres du même auteur, estimant que ce pasteur était un Vaudois typique, un Vinet minuscule, fidèle au milieu d'autres Vaudois, et il retrouvait dans son entrevue avec le conseiller d'Etat Testard une comédie en apparence, « mais, ajoutait-il, au fond c'est de nouveau notre tragédie vaudoise, celle de Davel, celle de Vinet ». Pour ma part, si j'avais à désigner le chef-d'œuvre de Rod, je n'hésiterais pas à proposer l'*Incendie*. Certes, telle description de réunion pieuse et les attaques virulentes contre les darbystes sont de féroces caricatures, mais il y a dans ce roman solidement charpenté, des personnages campés avec force, une logique implacable, une passion d'humanité poignante, et malgré tout un amour profond pour le pays qui l'a inspiré.

Ce pays était si proche du romancier que même dans certains de ses romans français apparaissent des personnages dont il y avait trouvé le modèle ; ainsi dans le *Ménage du pasteur Naudié*, en plein Montauban, Abraham Naudié a de Charles Secretan l'opti-

misme, l'amour de la bonne chère, les idées généreuses, jusqu'aux expressions favorites. Les protestants parisiens de *Côte à Côte* sont bien près d'être vaudois. Dans la *Course à la mort*, Clarencé est français, mais il a parcouru La Côte, ce qui permet à l'auteur de lui prêter ses propres souvenirs.

Si dans l'œuvre de Rod romancier, son pays a une large place, il n'est pas absent de l'œuvre du critique et de l'historien. *L'Affaire Jean-Jacques Rousseau* est une analyse riche en remarques judicieuses. *L'Histoire de la Fête des Vignerons* est d'une érudition émue : « Une fois de plus, Vevey nous donnera le spectacle qu'on ne rencontre, à ma connaissance, nulle part ailleurs, d'une population qui trouve en elle-même la poésie nécessaire à représenter sa propre vie, et les moyens artistiques appropriés à l'exprimer, sans imitation des formes consacrées ni des autres spectacles ». Cette recension est de 1905.

Le discours sur la littérature romande, lu lors des fêtes du centenaire de « Belles-Lettres » à Lausanne, est de l'année suivante. Ce discours éveilla des discussions véhémentes. « Ce morceau vigoureux produisit dans les eaux courantes et les marécages de notre monde intellectuel, a écrit Pierre Kohler, un interminable concert de protestations, d'approbations, de nobles répliques et de coassements. Il était en effet agressif et mal gracieux à souhait. L'illustre romancier vaudois, animé peut-être de quelque rancune à l'endroit de ses compatriotes, se comporte ce jour-là comme le chasseur qui foule un parterre fleuri. Il dit aux étudiants en fête beaucoup de fortes vérités mêlées d'un peu d'erreur. On ne put lui reprocher que d'avoir mal choisi son jour. » Henri de Ziégler, qui assistait, jeune belletrien, à la lecture de cette déclaration, ne l'estime point inopportune en la circonstance : « Malgré mon admiration et ma vénération pour plusieurs de ceux qu'il attaquait, je n'hésite pas à dire que j'approuve cette philippique. Il s'en prenait avec une juste vigueur à un étroit esprit de cénacle dont il avait souffert, et bien d'autres avec lui. En Suisse romande cet esprit tend fréquemment à reparaître. En un mot comme en cent, Edouard Rod avait raison... Si je me rappelle l'instant de cette lecture, c'est par l'impression forte et visible — joie et scandale — qu'elle produisit. C'est aussi par un mouvement de légitime orgueil belletrien dont je me sentis ému dans l'âme. » Telle ou telle affirmation pouvait paraître risquée, ainsi le reproche aux écrivains romands d'être plus des moralistes que des artistes, d'accorder la primauté à la pensée sur l'art. Paul Seippel n'avait pas de peine à répondre que Rod lui-

même ne faisait pas exception à la règle même dans ses romans parisiens et qu'il n'était pas apprécié en France comme artiste, mais comme romancier paisiblement moralisateur.

Laissons ces querelles révolues. De l'*Esprit littéraire dans la Suisse romande*, retenons l'intention de réveiller nos lettres, de leur donner plus de lustre et aussi des remarques suggestives : « On ne pactise pas impunément avec la niaiserie ou la laideur... Un sentiment qui s'exprime avec platitude ou médiocrité ne peut être qu'un sentiment plat ou médiocre ; la vulgarité de la forme entraîne celle du fond ; l'amour de la patrie ou de la liberté ne justifie en aucune manière celui des mauvais vers. Dans l'ordre littéraire, l'expression est à peu près ce qu'est l'action dans le monde moral : une belle pensée mal exprimée, c'est l'équivalent d'une bonne intention qui ne se réalise pas ; elle n'est rien, pas même un fantôme. » Ou encore : « La littérature n'est qu'une des formes de l'activité nationale, et seule la vanité des gens de lettres la proclame supérieure aux autres. Un pays peut, à la rigueur, s'en passer ; mais il est essentiel qu'il accepte les conditions d'origine qui ont déterminé ses caractères et qu'il reste fidèle à ses traditions. »

Si assimilé à la France qu'il ait pu paraître, Edouard Rod est demeuré fidèle à ses traditions originelles et n'a pas cessé d'accorder attention aux écrivains romands. Non seulement il préface un volume de Mlle Vuille, André Gladès, mais aussi le *Livre de Thulé* de Duchosal, les poèmes d'Aloys Blondel, les récits de Louis Courthion, *Au Pays des aïeux*, de Gonzague de Reynold. Il consacra dans les revues et les journaux parisiens des articles à plusieurs Romands, de Benjamin Constant à Henry Warnéry ou à Charles Secretan. Il signala les débuts du Théâtre du Jorat et les espoirs que René Morax lui inspirait. Il n'oublia pas les Confédérés, ainsi Gotfried Keller qu'il estimait un grand romancier ou le juriste Hilty dont il vanta les préoccupations sociales. Son dernier article fut celui où il rendait compte de l'exposition du peintre Morerod.

A Paris, Rod fut un actif ambassadeur de son pays. Dans son salon de la rue La Fontaine ou de la rue d'Erlanger ou de la rue des Marronniers, il accueillit le dimanche matin maints jeunes Suisses : Doret, Auberjonois, Robert de Traz, Gonzague de Reynold, Adrien Bovy, Fernand-Roger Cornaz, Henry Spiess, Edmond Gilliard. Il ne ménagea pas ses peines pour faciliter les débuts de plusieurs. Il corrigea les œuvres d'Isabelle Kaiser, la Lucernoise bilingue. Il s'intéressa aux aspirations de Julie de Mestral-Combremont. Il épaula Samuel Cornut et Ramuz.

Le volume des *Lettres* de Ramuz est à cet égard fort intéressant. En le parcourant, on voit quelle sollicitude Rod témoigna au jeune écrivain, dès le *Petit Village*. A Rod, Ramuz soumit son manuscrit d'*Aline*, en vers. Il vint à Gingins quérir son avis. Ce fut Rod qui écrivit au père de Ramuz pour le décider à laisser son fils partir pour Paris : « Je crois reconnaître en lui un véritable tempérament d'écrivain. Avec des dispositions si évidentes, il a tout ce qu'il faut pour Paris : « Je crois reconnaître en lui un véritable tempérament compenseront de votre effort et de vos sacrifices. » Cette lettre eut un effet décisif. A Paris, Ramuz chargea Rod de lui trouver un éditeur pour *Aline*, mise en prose. Ecrivain chargé d'honneurs et fort occupé, celui-ci courut les maisons d'éditions. Il recommanda son protégé à l'éditeur Conard, à Paul Bourget, aux *Débats*. Il le conseilla dans ses démarches auprès de Louis Debarge qui devait à Rod sa vocation d'animateur de la *Semaine littéraire*, ou auprès de Payot. Il le guida dans ses services de presse, le signala aux lecteurs des *Débats* : « Ceux qui liront les *Circonstances de la vie* se rappelleront le nom de M. Ramuz... C'est celui d'un jeune homme de grand talent... Il s'imposera peu à peu. » Grâce à Rod, le *Figaro* publia une de ses nouvelles. En été, Ramuz fut l'hôte de Rod à Montana, à Genthod, à Gingins. Il lui soumit *Aimé Pache*. Rod était d'ailleurs d'une obligeance inlassable, jusqu'à fournir à la belle-sœur de Ramuz une lettre d'introduction pour une noble Anglaise dont la collection de tableaux était fameuse. Et il n'hésitait pas à traverser deux fois tout Paris pour aller voir le jeune homme malade. Enfin, on sait qu'il chercha à obtenir pour les *Circonstances de la vie* le Prix Goncourt, puis le Fémina. Et ce qui est mieux encore, ce sont la perspicacité et le désintéressement de ses encouragements. A la lecture du manuscrit d'*Aimé Pache*, le 10 septembre 1909, il écrivait à Ramuz : « Vous avez fait un très beau livre, poignant et profond, dont vous pouvez être justement fier. Je ne crois pas qu'on puisse serrer de plus près la vérité, en y mêlant plus de poésie, et vous vous êtes libéré de l'odieux romantisme, dont les hommes de ma génération n'ont jamais pu se dégager tout à fait... Il est très possible que votre langue, à laquelle pour ma part je n'adresse aucun reproche, bien au contraire, effarouche les directeurs de revues, et il n'y a aucune concession à faire là-dessus. » Et dix jours plus tard il signalait ce roman à Paul Bourget : « ... Il s'agit d'un ouvrage tout à fait hors-ligne, dans une forme hardie et difficile, puissant, vivant et « nouveau » ; un de ces livres dont un vrai homme de lettres ne se

pardonnerait jamais de ne pas avoir aidé à l'éclosion. » A la mort de Rod, en janvier 1910, Ramuz écrivait à sa veuve :

« Vous savez tout ce que M. Rod était pour moi. Je n'ai jamais oublié l'accueil qu'il fit, voici déjà quelques années, à mes premiers essais et dès lors, son appui, sans que je l'aie jamais sollicité, m'avait toujours été assuré. Peut-être ne lui ai-je pas assez témoigné combien j'en avais été touché ».

Cet accueil à de jeunes compatriotes était d'autant plus méritoire que Rod n'ignorait pas que plusieurs d'entre eux avaient en littérature des idées fort différentes des siennes ; Ramuz en particulier. Il savait aussi que son ambassade parisienne et son œuvre elle-même ne rencontraient pas dans son pays que des admirateurs.

Certes, on ne peut prétendre — car la réussite de Rod à Paris fut certaine — que sa qualité de Suisse l'y desservit. Evidemment, de mauvais plaisants ironisaient : « Anatole Suisse », et Léon Daudet exerça sa verve juvénile sur ce « fantôme suisse au passage muet, grave et doux... » Sans doute, au moment de l'affaire Dreyfus, Barrès rappela à l'ami de Zola qu'en étranger, en Suisse, et en Genevois, il devait se cantonner dans une neutralité absolue, et Henry Bauer put écrire que « M. Rod, écrivain fort estimable, est Suisse, protestant, professeur », et ajouter : « Il y paraît. » Mais cela n'empêcha pas que toutes les revues importantes lui étaient ouvertes et que même dans certaines d'entre elles, ainsi celle que dirigeait Hennequin, ses origines helvétiques ont été une recommandation. D'ailleurs, en lui attribuant une place parmi les *Maîtres de l'heure,* Victor Giraud remarquait qu'étant Suisse, et par là ayant une mentalité, une culture, une éducation assez différentes d'un Français de France, Rod avait apporté une note personnelle et « en se réfractant dans ses livres, les courants d'idées ou de sentiments qui s'entrecroisent dans notre vie présente ont pris comme une teinte particulière qui les rend plus faciles à démêler et à suivre ».

Mais en Suisse, Rod a pu paraître trop Français. On lui en a voulu de ses succès parisiens, voire même de sa Légion d'honneur. Sa prétention à l'impartialité, à se tenir en dehors de nos chapelles littéraires, agaça certains. Il ne paraissait pas suffisamment des « nôtres », conforme à la tradition que représentaient Philippe Godet et Paul Seippel, Philippe Monnier et Gaspard Vallette. Plus que des différences de principes, il y avait des oppositions de nuances politiques ou confessionnelles, des oppositions de caractères. Rod et Godet, le Neuchâtelois combattif et précis et le Vaudois timide, réservé, conciliant ; le calviniste conservateur aux idées arrêtées et le

penseur hésitant dont l'œuvre reflète sans effort les états d'esprit successifs de sa génération avec « cette mobilité d'esprit qui est à la fois un don et un piège » disait Godet ; l'écrivain qui estimait que la Suisse romande doit avoir sa vie propre, qu'elle n'a pas à porter de l'eau à la Seine, et l'écrivain, qui tout attaché qu'il fut à son pays, considérait la France comme sa patrie littéraire ! Et quelle curieuse attitude, pensait-on, de vouloir être à la fois l'ami d'Albert Bonnard, de la *Gazette* et de Félix Bonjour, de la *Revue*, de mettre sur un même pied dans le même feuilleton, *l'Histoire de la littérature romande* de Philippe Godet et celle de Virgile Rossel ?

A l'égard de Rod, la critique romande fut souvent froide, parfois hostile. *Palmyre Veulard* fut sévèrement jugé. Non seulement Grandson et Vallorbe étaient mal orthographiés, et l'itinéraire de Vallorbe à Montreux par le lac de Neuchâtel erroné, mais les Vaudois y étaient sots ou odieux, et quelle aberration d'introduire cette Palmyre dans la patrie des Oliviers, des Monneron et des Vinet ! Le public lui-même fut souvent partagé. La *Vie de Michel Tessier* plut à des jeunes en quête du grand amour qui renverse toutes les barrières, mais les lecteurs rassis prisèrent peu de tels personnages, se conduisant si mal. Ce Tessier, quelle vilaine âme égoïste, quel faux honnête homme ! Quant aux romans vaudois, ils déplurent à plusieurs. Des susceptibilités s'émurent. *Mademoiselle Annette* était émouvante, mais l'*Incendie*... Comment oser prétendre que des drames pareils puissent se passer dans notre pays idyllique et parfait, que nous puissions avoir des Tartuffes. Cinq ans après la mort de Rod, on grava sur le monument de Nyon le titre de romans anodins, vous y chercheriez en vain une mention de l'*Incendie*...

Je n'ai pas à départager les torts, à juger les rodistes et les antirodistes, mais comment ne pas reconnaître que dans son pays Rod fut parfois victime d'incompréhension et d'injustice. De cela il a certainement souffert. Il est certain, et sans vouloir dénier toute valeur à son œuvre parisienne, qu'aujourd'hui c'est son œuvre vaudoise et romande qui a gardé le plus d'originalité et de fraîcheur. Les pages sur la *Fête des Vignerons* ou l'*Affaire Jean-Jacques Rousseau* sont parmi les meilleures dans l'œuvre de l'historien ; celles sur l'*Esprit littéraire de la Suisse romande* dans celle du critique ; les récits et les romans vaudois dans celle du romancier.

Il y a dans ses romans suisses, une spontanéité, un don de vie que les romans parisiens si abstraits ne possèdent pas. Victor Giraud le remarquait, en voyant dans les romans helvétiques de Rod des œuvres vivantes, uniques dans la littérature d'alors. Peu descriptif à

l'ordinaire, l'auteur y devient peintre de paysages ; ses descriptions de mœurs, ses analyses de caractères ne sont pas moins heureuses ; le style même se détend, s'égaie de provincialismes savoureux. Par la vérité des personnages, l'exactitude des mœurs, ces romans méritent une place dans notre littérature, pour eux-mêmes, et pas seulement par l'influence qu'ils ont pu exercer — positive ou négative — sur les premiers livres de Ramuz ou en créant une tradition que d'autres ont suivie, ainsi en accordant une grande place aux pasteurs dans leurs analyses psychologiques. Edouard Rod est notre Alphonse Daudet, celui du *Petit Chose,* des *Contes du Lundi* et de l'*Evangéliste.*

Et par ses romans vaudois il est un chaînon dans l'évolution de nos lettres entre les Olivier et Ramuz.

Henri PERROCHON.